

Occultisme et champignons magiques
A Field in England de Ben Wheatley

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 165, December 2013, January 2014

Les 50 ans de l'art vidéo

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70870ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2013). Review of [Occultisme et champignons magiques / *A Field in England* de Ben Wheatley]. *24 images*, (165), 62–62.

Occultisme et champignons magiques

par Alexandre Fontaine Rousseau

Expérience psychédélique sur fond de drame historique, film d'horreur lysergique évoquant par moments les codes du western spaghetti, *A Field In England* oscille entre les genres et les registres de manière déroutante, menaçant constamment de perdre l'équilibre tant il multiplie les ruptures de ton audacieuses et les pirouettes formelles imprévues. Pourtant, c'est une étrange cohérence esthétique qui se dégage de ce glorieux chaos qu'orchestre, avec un habile mélange de maîtrise et d'abandon, le cinéaste anglais Ben Wheatley. Comme si, à force de se remettre en question de l'intérieur, son film arrivait à saborder définitivement les appréhensions du spectateur et à déjouer toutes les attentes possibles pour imposer avec brio sa propre logique iconoclaste. Ici, la familiarité n'engendre pas la familiarité; elle exacerbe l'étonnement, chaque élément « conventionnel » accentuant l'impression que plus rien autour n'est à sa place habituelle.

Certes, le film de Wheatley s'inscrit, pour peu que l'on veuille bien élargir un brin nos horizons référentiels, dans ce qu'il convient d'appeler une bonne vieille tradition cinématographique anglaise. Évoquant le souvenir du classique hérétique de Ken Russell *The Devils*, le folklore occulte du méconnu *The Blood on Satan's Claw* de Piers Haggard ou encore l'éclectisme insubordonné du *Wicker Man* de Robin Hardy, *A Field In England* semble en effet surgir de cet âge d'or lointain où le cinéma d'horreur britannique, glorieusement excentrique, canalisait l'héritage païen des terres d'Albion. Cette étrange histoire d'alchimistes se déroulant lors de la première révolution anglaise s'avère une espiègle petite diablerie, un sortilège rusé dont l'ingéniosité possède un certain charme malveillant. Mais c'est surtout un film « de genre » qui ne conçoit pas cette affiliation comme une limitation. Au contraire, le genre implique ici une liberté dérangée, tandis que la violence et la cruauté canalisent en un faisceau concentré de créativité débridée le déploiement d'une énergie primaire qui menace de percer l'écran à tout moment.



A Field In England, s'il évoque bel et bien le cinéma d'une autre époque, n'est pourtant pas un simple hommage nostalgique ou bêtement déférent à l'égard de quoi que ce soit. Une atmosphère délicieusement délétère plane sur l'ensemble. Mais, au-delà de la vulgarité et de cette insalubrité qu'il cultive avec un malin plaisir, c'est sur le plan de la mise en scène elle-même que le réalisateur cherche à s'éloigner des canons esthétiques du drame historique qu'il déconstruit avec verve. Ponctuant son film de tableaux grotesques, méticuleusement composés, au sein desquels les acteurs prennent la pose tant bien que mal, pétrifiés dans des positions souvent ridicules qu'ils tiennent durant de longs instants, l'auteur fait constamment preuve d'une insolence réjouissante.

Si son film se soumet d'une quelconque manière à une certaine orthodoxie de genre, c'est sur le plan de l'efficacité. Dans un premier temps, *A Field In England* instaure les bases d'un huis clos à ciel ouvert, délimitant de manière abstraite un espace anxigène où s'établissent les divers rapports de force qui dicteront le déroulement de la seconde partie du film. Au fil d'un long dialogue, les personnages se divisent par classes sociales, créent des factions qui seront finalement ébranlées lorsque la tension montera d'un cran. Fin stratège, Wheatley s'assure de fournir des bases solides à son récit avant de tout faire sauter, la précision de cette fondation permettant

à la structure de résister à l'ouragan qui, par-delà la ligne d'horizon, se prépare sournoisement à déferler sur le film... Les signes avant-coureurs de la tempête se multiplient, comme de subtiles fissures qui viennent saper le précaire équilibre mis en place.

Puis, c'est l'explosion. L'image, d'abord parcourue d'infimes spasmes et d'ondulations microscopiques, éclate puis se recompose en mille effets kaléidoscopiques qui provoquent un troublant vertige chez le spectateur, subitement désarçonné. L'œil secoué par ce tressaillement infini s'accroche tant bien que mal à l'hypnotisant mouvement des herbes caressées par le vent, tandis que les personnages s'affrontent au cours d'un ultime duel carburant à la psilocybine et à la paranoïa. La nature, altérée par les hallucinations, se révèle tour à tour menaçante et merveilleuse, dominant ce spectacle de sa grandeur amplifiée par nos sens décuplés. Extravagante, cette conclusion confirme l'audace de ce film fauché, à l'esthétique radicale, qui rappelle le potentiel d'invention ésotérique que possède le cinéma de genre, pour peu qu'il embrasse totalement la folie de ses thèmes de prédilection, et l'étrangeté de ses lieux communs. ■

Grande-Bretagne, 2013. Ré.: Ben Wheatley. Scé. et mont.: Amy Jump et Ben Wheatley. Ph.: Laurie Rose. Int.: Julian Barratt, Peter Ferdinando, Michael Smiley, Richard Glover, Reece Shearsmith, Ryan Pope. 91 minutes.

Présenté au Festival du nouveau cinéma 2013.